

*« Nunquàm mater,
At flentes liberos reliquit. »*

Ce qui signifie en français :

*« Jamais elle ne fut mère,
Et pourtant elle a laissé des enfans qui
la pleurent. »*

« Puisqu'elle fut si aimable, dit Nisa, et l'amie de la jeunesse, je veux honorer sa mémoire et lui payer ma dette... » A ces mots, elle cueillit quelques brins de réséda qu'elle déposa sur la tombe.

« Ci-gît, dit M. de Vandermont, en lisant l'inscription d'un riche et vaste monument en marbre noir, ci-gît très-haute et très-puissante dame Victoire Mériadec, comtesse de..... » « Le reste est effacé, continua-t-il, ou se trouve caché par les ronces et les orties qui

l'entourent. — Quel contraste frappant ! dit Nisa ; là, des fleurs, la verdure, et toutes les marques du souvenir le plus tendre ; ici, l'épine menaçante, les chardons repoussans, et tous les signes de l'oubli le plus cruel. — N'en soyez pas surprise, mademoiselle, répondit M. de Claris ; vous voyez l'effet terrible du souvenir que nous laissons après nous. Ce tombeau, monument de l'égoïsme et de l'orgueil, renferme les restes de la feu comtesse d'Arles. Cette femme altière fut le fléau de toute sa famille. Elle possédait la plus belle terre de ces environs, et jouissait de revenus considérables ; mais jamais elle n'en secourut l'indigent, jamais le cri d'un être souffrant n'émut son cœur de bronze. Ses enfans furent tour-à-tour exilés de la maison paternelle ; il semblait que le doux nom de mère fût

pour elle un outrage. Lorsqu'elle avait assouvi son ostentation, et satisfait avec insolence ce seul penchant de son âme inflexible, elle aimait mieux enfouir l'or qui lui restait, que d'en doter ses enfans, en obliger un ami, en soulager un malheureux. Aussi le Ciel a voulu qu'elle terminât sa vie dans la douleur et l'isolement. Je l'ai vue à sa dernière heure, promenant autour d'elle des yeux sombres et inquiets, remarquant que partout on attendait avec impatience qu'elle eût exhalé le dernier soupir, n'entendant pas le moindre regret, ne découvrant pas une seule larme : ce fut dans les bras de son cocher en livrée, qu'elle sortit de ce monde, en maudissant tous ceux qui l'entouraient, et regrettant surtout de ne pouvoir plus les priver de ses immenses richesses. Sa mort combla de joie ceux qui se par-

tagèrent ses trésors, dont son orgueil avait eu soin d'indiquer l'existence dans son testament, et de désigner les lieux où ils étaient enfouis. Comme cette tombe fastueuse, qu'elle avait ordonnée par ses dernières volontés, était établie dans cette enceinte avant celle de ma fille, j'ai dû la conserver par respect pour les morts ; mais voulant qu'elle offrît ici le contraste le plus frappant, je n'ai jamais cultivé la terre infectée des restes de cette femme insensible ; je laisse les plantes les plus abjectes couvrir les bas-reliefs de son tombeau superbe et dérober son nom à tous les regards. Qui n'aima rien pendant sa vie, mérite bien qu'on le délaisse après sa mort. — Eloignons-nous, dit M. de Vandermont, de cette tombe abandonnée : l'air qu'on y respire fait mal. On dirait que la nature et l'humanité nous défendent d'en ap-

procher. — Dieux ! s'écria Nisa en poussant un cri de terreur, j'ai pensé mettre le pied sur un serpent qui se glisse sous ces ronces. — Voilà donc, reprit M. de Vandermont, en soutenant sa fille, voilà le seul être vivant qui vienne visiter les restes de cette malheureuse ! »

« Venez, mademoiselle, dit M. de Claris en soutenant aussi Nisa, encore pâle et tremblante, venez dissiper votre frayeur, et jouir d'un spectacle digne de vous.... Voyez-vous là-bas, sous ces jeunes peupliers, une tombe de marbre blanc ? c'est le dernier asile de toutes les vertus réunies. Là repose, depuis l'été dernier, une jeune dame morte enceinte de son septième enfant : née d'un sang illustre, fille d'un de ces hommes signalés par un mérite éminent, à qui le Souverain confie le sort d'une partie de ses états,

elle se plaisait à déguiser sa naissance sous les dehors de la modestie et de la simplicité. Douée d'une figure charmante qu'embellissait la plus aimable expression, elle comptait pour rien l'avantage d'être jolie, et faisait consister l'art de plaire dans les seules qualités de l'âme. Distinguée, par une érudition profonde, un goût exquis, et ce tact délicat des convenances qu'on ne saisit que dans le grand monde, on ne l'entendit jamais se prévaloir de son étonnante supériorité. Paraissait-elle pour la première fois, on croyait voir une adolescente timide, qu'un seul regard fait rougir ; parlait-elle, chaque mot était si juste et prononcé avec tant de charmes, qu'on eût dit qu'un génie invisible lui dictait tout ce qu'elle disait : c'était à la fois Minerve et Sapho sous les traits et le ton naïf d'une simple bachelette.

— Que vois-je? dit Nisa, en arrivant près de la tombe. Plusieurs volumes de Berquin! un autre de madame de Sévigné! — C'est moi, répondit M. de Claris, qui, d'accord avec le père de cette charmante famille, m'amuse à faire trouver sur ce marbre tout ce qui peut à la fois la distraire et l'instruire.

— Que cette épitaphe est laconique et touchante! dit à son tour M. de Vandermont, en s'approchant du mausolée : *A demain!* — Oh! que de choses exprimées dans ces deux mots! reprit Nisa, les yeux mouillés : *A demain!* — C'est, répliqua M. de Claris, la devise constante des six enfans qu'a laissés cet ange de bonté, ce modèle accompli des épouses et des mères. Depuis le moment où son époux lui-même eut le pieux courage de déposer, sous ce marbre, les restes de la campagne fidèle de sa vie, il ne se passe pas un

seul jour sans que tous ses jolis enfans ne viennent s'asseoir sur cette tombe, s'y livrer à leurs études, aux épanchemens de leur âge. On croirait, à les voir, que leur mère vit encore parmi eux, et qu'elle s'occupe de leur bonheur; ils lui parlent, la consultent : ils s'imaginent qu'elle répond à leur voix, qu'elle les blâme ou les approuve, qu'elle les soigne et les caresse. Il faut avoir été, comme moi, témoin de ce spectacle attendrissant, pour se faire une juste idée de l'amour filial, et surtout de l'immortalité de l'âme. » A ces mots, M. de Vandermont jeta sur Nisa un doux regard, qui semblait lui dire : « Reconnaiss ton erreur..... » La jeune personne, rougissant et baissant les yeux, exprimait toute sa confusion, lorsqu'on entendit frapper plusieurs coups à la porte du cimetière; et peu après on

distingua les voix de plusieurs enfans que venait d'introduire le vieux domestique de M. de Claris. « Justement ce sont eux, dit ce dernier à M. de Vandermont : venez avec moi au fond de cette chapelle, et vous pourrez tout à votre aise jouir de la scène touchante dont je vous ai parlé. »

A peine se furent-ils éloignés, que les six orphelins entrèrent dans ce lieu de repos, comme dans l'appartement de leur mère. La plus âgée des filles, nommée Louise, l'aînée de la famille, donnait la main à deux de ses petits frères; Charles, l'aîné des garçons, conduisait sa sœur cadette, nommée Anna; une gouvernante, chargée de veiller sur eux, portait dans ses bras le plus jeune des six, qui commençait à peine à parler.

En arrivant au tombeau, tous les enfans, après avoir baisé le marbre,

se prosternèrent autour, et répétèrent après Louise une prière courte, mais dont l'expression était digne du sentiment qui l'inspirait. Aussitôt Charles courut cueillir six boutons de rose, qu'il enlaça autour d'une branche d'éternelle; après avoir déposé sur ce bouquet un baiser respectueux, il vint le placer au sommet de la tombe, en disant : « Voilà ce que papa m'a chargé de te remettre.... » Pendant ce temps-là, les trois autres enfans jetaient sur le monument des fleurs de toute espèce; et Louise, qui tenait sur ses genoux le plus jeune, qu'elle avait pris des bras de sa gouvernante, lui apprenait à prononcer ces mots : « Maman... bénis.... ton dernier né. » Aussitôt Arthur se met à réciter deux fables de La Fontaine; Charles bêche et passe au râteau le sol qui se trouve au bas de la tombe; il arrose les ar-

bustes et les fleurs qui l'entourent ; enfin Louise , après avoir endormi le dernier né dans ses bras , s'empare du volume de madame de Sévigné , en lit plusieurs lettres , et se dit à chaque page : « C'est ainsi qu'écrivait et que pensait ma mère. »

Dès que Charles eut fini d'arroser , il vint s'asseoir près de Louise , ouvrit un des volumes de Berquin , et se livra tout entier à cette lecture attachante. Le petit Arthur , qui depuis quelque temps avait fini de réciter ses fables , attendait immobile près de la tombe : peu à peu ses jolis yeux se remplirent de larmes , et des soupirs s'échappaient de sa bouche innocente. « Qu'as-tu , mon petit ami ? lui demanda Louise. — Oh ! j'ai bien du chagrin , reprit l'enfant ; j'ai récité mes deux fables sans que maman m'ait repris une seule fois ; elle m'avait promis un baiser dès

que je les lui réciterais sans faute , et ce baiser.... il n'arrive pas. — C'est moi qu'elle a chargée de te le remettre , lui répondit sa sœur en l'embrassant. — Certainement tes baisers sont bien bons , reprit Arthur ; mais j'aurais tant de plaisir à revoir maman ! — Quand donc reviendra-t-elle avec nous ? demandait Georges. — Elle reste bien long-temps dans sa belle maison blanche , dit Anna. — C'est que sans doute elle ne vous entend pas , leur répondit Charles en soupirant. — Hé bien ! dit Arthur à Georges et à sa petite sœur , appelons-la tous les trois ensemble ; peut-être qu'elle nous répondra. » Et les voilà qui crient tous à la fois « Maman ! chère maman ! c'est nous : réveille-toi , nous te caresserons tant ! Nous serons si sages ! — Plus bas , mes enfans , plus bas , je vous en prie ! leur dit Louise , ne pouvant

résister à l'émotion qu'elle éprouvait : maman dort ; ne la réveillez pas. — Elle dort toujours quand nous venons la voir , reprit Anna. — Hé bien ! dit Georges , descendons dans sa maison blanche et nous la ramènerons. — Vous , descendre où est maman , s'écria Louise involontairement. Chers petits , vous êtes encore si jeunes !..... Mais je crois qu'en effet elle s'est éveillée à vos cris ; je l'entends qui vous parle : écoutez !.... » Aussitôt régna le plus profond silence , et la jeune personne , s'adressant aux enfans , feignit de leur répéter ces mots de la part de leur mère : « Nous nous reverrons.... oui , chers petits , nous nous retrouverons..... ; mais jusqu'à ce moment ne cherchez point à me voir , et contentez-vous de m'entendre par la voix de votre sœur. — Nous t'obéirons , maman , » répondirent-ils avec respect ,

et tombant à genoux , leurs petites mains tendues vers le ciel..... « Mais , dit Arthur , tu me promets bien de revenir nous voir , sitôt que je saurai par cœur tout mon La Fontaine ! — Et moi , dit Georges , dès que je lirai mon Berquin tout courant , comme mon frère Charles. — Et moi , dit Anna , sitôt que je saurai faire des chemises pour les pauvres du village : oh ! comme je vais travailler ! — Comme je vais apprendre vite ! — Comme je vais étudier. — A demain , chère maman !.... — A demain ! dit Charles , et , baisant le bouquet qu'il avait déposé sur la tombe , il ajouta : je vais rendre à papa ce baiser de ta part. — A demain ! dit à son tour Louise : te représenter au sein de ta famille est une tâche au-dessus de mes forces ; ô ma mère ! guide mes pas , environne-moi de ton ombre tutélaire , et peut-être un jour serai-je

digne de toi.... » En achevant ces mots elle rejoignit ses frères; tous sortirent de l'Elysée en tournant souvent la tête du côté de la tombe, et en répétant jusqu'à la porte : « A demain ! »

M. de Vandermont et Nisa, émus, surpris de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, remercièrent M. de Claris de toutes les jouissances qu'il leur avait procurées, et sortirent aussitôt, laissant ce respectable vieillard auprès du tombeau de sa fille.

« Hé bien ! dit le célèbre magistrat, dès qu'il fut sorti de ce lieu de repos, crois-tu toujours, ma Nisa, que notre âme périt toute entière? Crois-tu qu'il ne reste rien de cet être invisible qui nous fait penser, agir, et dont la sublime essence est le chef-d'œuvre du Créateur? — Oh ! mon père, lui répondit Nisa encore toute émue, dans quelle erreur on m'avait jetée ! Qu'il

m'est doux de pouvoir ajouter à tes bienfaits celui de m'avoir ramenée dans le chemin de la vérité ! De quel bonheur, de quel espoir j'eusse été privée sans tes bontés, sans tes leçons !..... Ce serpent qui rampe et siffle autour de la tombe de cette marâtre orgueilleuse, et ces touchans hommages rendus par ces jolis enfans à une mère adorée ; ne sortiront jamais de mon souvenir : j'ai cru l'entendre, j'ai cru la voir au milieu de sa nombreuse famille..... Oui, oui, notre âme est immortelle. »

— « J'étais bien sûr de ce prompt retour, reprit M. de Vandermont, et je rends grâce à la Providence de m'avoir secondé aussi heureusement. Souviens-toi bien, ma fille, qu'une femme sensée ne doit jamais embrasser aucun système; garde-toi des sophistes, surtout des livres dangereux ;

et quand je ne serai plus , viens à ton tour jeter quelques fleurs sur ma tombe ; elle te convaincra de nouveau que tout ne périt pas avec nous. »

LES SOEURS DE LAIT.

MONSIEUR de Beauregard , attaché à l'ambassade de France près la Cour de Russie , veuf depuis plusieurs années , avait confié l'éducation de Léonore , sa fille , à madame de Clermont , l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux , où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme , nommée Suzanne , avait allaité Léonore en même temps que Suzette , sa propre fille , sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées tou-